

MÉMOIRE I

A celui-là, perdu dans le labyrinthe de B. (cette ville, par hasard), on écrit qu'il ne s'agit plus de cela mais de vivre. L'accusation trouve le survivant dans l'état le plus perplexe. Non qu'il n'admette pas que la nature soit de rythmer des saisons mais parce que, cette fois, n'écrivant pas, il se promène dans le plus redoutable des grimoires. Qu'il y fait son trou, simplement, dans le moment où l'Occident (par cette voix épistolaire) lui rappelle que cela se rêve autrement.

De telles divagations, par leurs allusions, auraient dû l'inquiéter. Il n'en ferme pas moins l'œil à la première occasion, pour dormir du sommeil le plus égal, se disant (et se répétant maintenant) que cela n'a pas d'importance et qu'il ne reconnaît à personne le droit de juger ou même d'infléchir, à partir de ce qu'il se croit permis, une insinuation qui n'irait pas dans son sens. D'où vient que, désignant cette absence d'un sens, il n'en insinue pas moins une sonorité majeure contre laquelle rien ne saurait le persuader? Il n'en sait rien.

On applaudirait bien encore quelque part et, naïvement, cela suffirait. Pourquoi y ajouter l'effort? Pourquoi reprendre une situation dont le principe de jouissance réside toujours dans son indétermination?

Revenant au bleu du ciel, dans sa préface au crépuscule, il se dit que le récit (dont il avait écrit autre part, au jour le jour, le détail) reste abstrait. Et que c'est là le fil, là l'extériorité, ici la diversion qui excusait cet excès des mots, cette cataracte rhétorique qu'on lui reproche – qui l'affecte, dont il se moque *et* d'où on peut le rendre responsable de ce qui n'est après tout, et au mieux, qu'un exercice.

Autrement plus grave que le retour a été le voyage. Et si rendre la page à sa virginité, c'est s'y permettre un droit à la paresse, les documents fragmentaires accumulés de jour en jour compensent cette sortie (le mot revient souvent) qu'il compare volontiers à un constat. Il n'est pas nécessaire, en ce temps, de se perdre pour se retrouver. Le murmure peut se contenter d'une condition plus indistincte, il suffit que soit perçue la limite mouvante d'un rivage dans le territoire qu'il s'est donné, pour signifier que le retour retient la limite.

Qui dira que la forêt verbale où il se déplace en aveugle est encore le lieu le plus sûr? Ici des murs

s'écroulent au détour des phrases. Rien qui ne donne, dans le miroir, une vision fugace que la main n'efface d'un revers. Rien qui ne permette de rattacher ce « fumet » à une essence mais l'improvisation monotone, où les termes se répètent, où les velléités se sédimentent, *sorte* de croûte dont l'arborescence souille encore le mécanisme : sur lequel s'aventurent le stylo, le papier et l'écrivain, dans une égalité dérisoire qui, pourtant, est la permission, l'ironique limite de la liberté dans un désespoir qu'elle balaie d'un mot.

A cette conséquence, sournoise pour qui ne sait entendre ou voir de la surface qu'une langue s'y traverse, qu'elle en est le passage, on ne renverra pas à ce qui l'explique ou l'enseigne et l'on reconnaîtra ici seulement qu'elle guide la main d'un homme, que cette main s'y écrit et que c'est du signe, du geste, dans sa patience, de ligne en ligne, selon un artisanat secret, qu'il s'agit d'ajouter l'autre dimension, infuse dans le poème par semblable prolifération. De cette façon, le sujet en question, à chaque phrase, conjugue à la fois la fiction (puisqu'il doit continuer d'exister) et un jeu prismatique qui n'égrène pas des choses mais des mots et, par là, qui *joue* les sens d'une virtualité, disant « c'est autre part » et qu'on s'obstine toujours à désigner comme *cela*.

L'auteur devrait être retrouvé, quelque jour, dans un état d'égarement où se résoudrait aisément, à en juger son infortune, l'incohérence de son projet. S'il se défend, à cette extrémité, de ne pas en avoir eu, il sera cru (et à le justifier, il se trouve toujours des amis pour ériger des stèles). En frontispice, un homme au profil léger qui regarde le lecteur en même temps qu'il se détourne, la main tendant un objet indéterminé, vers la marge. De telle façon que la main soit coupée et l'« objet », un peu en retrait, esquissant vaguement une forme arrondie qui peut laisser supposer quelque allusion physique ou peut-être le manche ou la coudée d'une arme, et dont tout l'art de l'illustrateur serait de les confondre avec une plume. Sur quoi, la supposition du présentateur s'insinue jusqu'à signaler l'absence de l'objet comme le spectre de notre littérateur. On dira : sa folie est d'ignorer qu'il a une main. Ou encore : trop de confiance, trop d'explications, cette incapacité à répondre promptement comment B. conseille (avec vivacité) à F...

Feuilletant son livre, l'homme qui écrit sur l'écrivain disparu retrouve des feuillets maculés où l'on a griffonné des adresses, dessiné le plan d'un musée. Ici, l'écrivain a transcrit une remarque en arabe, orthographié un texte ourdou, traduit sa carte de

visite en japonais. Des tiroirs sont pleins de ces papiers-là, de boîtes dans un amoncellement de lettres, de prospectus, d'invitations, d'articles découpés où l'on s'étonne de le retrouver si souvent photographié, commenté, interrogé, parmi une multitude de brouillons : préfaces, biographies, poèmes à introduire ailleurs. L'écrivain qui raconte cet écrivain-là ignore tout du texte qui fut écrit et que la bibliothèque n'existe pas, que les dossiers sont vides, que les tiroirs n'ont pas été ouverts, que tant de *choses écrites* s'ajoutent d'un mot à la littérature où il projette d'inclure « son » écrivain et que la vie méticuleuse et brouillonne dont il a le spectacle est de son invention. Il l'écrit, il le dit, dans un cahier dont aucune page ne sera arrachée et qu'il rature pour une application monotone où il évoque l'empreinte légère des écritures marquant la borne d'une dédicace qui témoigne, dans le désir d'un homme, la migration d'un peuple vers d'autres corps.

Il se souvient du corps de cet homme-là. Il le voit plus petit qu'il n'est, la tête penchée sur l'épaule, respirant avec difficulté dans un double écran de fumée et, un doigt à la jointure des lèvres, sorte de chirurgie constante de phrases imbriquées qu'il expulse patiemment, interrogeant peureusement son interlocuteur, attachant si peu d'importance à ce qu'il dit qu'il semble supplier qu'on ne l'écoute pas, qu'on prête à peine attention à son murmure. En même temps, obstiné depuis la source, se répétant jusqu'à l'écoulement total.